

EL PADRE COBOS, journal satirico-politique  
et son action anti-gouvernementale

---

Dans le deuxième tiers du XIXème siècle, une presse politico-satirique abondante contribua au renversement de gouvernements. La Postdata de Estebán Collantes joua son rôle dans la chute d'Espartero en 1843, El Murciélago, en 1854 (1), avec cinq numéros seulement, influença l'opinion publique en faveur du retrait du comte de San Luis. Ses attaques préludèrent à la révolution de juillet qui mena au pouvoir Espartero et O'Donnell.

De 1854 à 1856 (2), El Padre Cobos eut un rôle similaire, mais plus considérable en raison de sa durée et de sa qualité. Ses continuelles saillies favorisèrent le scepticisme à l'égard des bienfaits qu'apportait à l'Espagne un régime se disant progressiste et né d'une révolution, celui du bienio progresista.

Habitué à voir les progressistes exercer leur verve ou déverser leurs sarcasmes contre un gouvernement modéré ou conservateur, dans la mesure où la censure le leur permettait par intermittence, l'opinion assistait soudain au spectacle de modérés fustigeant des ministres qui se présentaient comme progressistes. La satire anti-gouvernementale changeait de main. La tendance générale du journal était claire, bien que les rédacteurs prétendissent n'être affiliés à aucun parti. Ils gardaient l'incognito, et projetaient au-devant de la scène un personnage représentatif dont l'effigie figurait en première page, un robuste religieux d'aspect débonnaire, aimant le tabac, buvant du chocolat, conformément à l'imagerie traditionnelle et possédant une bonne dose d'humour. En 1854, ce ne pouvait être qu'un exclaustrado. La hargne populaire, à l'origine des massacres de moines à Madrid en 1834, avait fait place à un courant de relative sympathie à l'égard des religieux depuis que, chassés de leurs monastères, ils n'existaient plus à l'état de caste. Littérairement, à côté du moine associé aux tristes souvenirs de l'Inquisition par un anticléricalisme toujours vivant, ou de l'ombre de religieux

méditant au milieu d'un cloître en ruine, image chère aux esprits romantiques, s'était développé un type folklorique dans la presse où s'exprimait une satire politique.

L'anachronisme du personnage en faisait pour une part le succès. Dans le Padre Cobos, la représentation en première page d'un exclaustrado revêtu de l'habit, dont le port avait été interdit, donnait lieu à une réflexion humoristique : Qui est le Padre Cobos ? :

Es el único que en España viste hoy hábito de fraile.  
Si hace treinta años le hubiese dado la gana de sacar a luz  
sus gracias, hubiéralo hecho vestido de miliciano.  
Su fuerte est singularizarse (3).

C'était donc bien encore se singulariser en 1854, que de porter l'habit monastique. Dans ses mémoires (4), Nicolás Estévez, qui fut ministre de la guerre, lors de la première république, raconte qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir un religieux avant 1877 :

En 1877, después de tantas vueltas por el mundo, vi por primera vez lo que jamás había visto : un fraile. Me lo encontré una tarde en el bulevar Voltaire, con sus hábitos blancos y su cara de satisfacción. No era, en verdad, el fraile sucio y rollizo que nos pinta Gallardo en su Diccionario crítico-burlesco ; era un hombre joven todavía, esbelto y elegante. Desde entonces he visto muchos frailes, no solamente en París, sino en la misma España, donde todo el mundo parece haber olvidado la matanza y la quema de 1835.

Anachronique et quelque peu mythique, tel pouvait donc apparaître le fraile tabacoso qui, en 1854, l'esprit libre et un peu frondeur, faisant appel au bon sens, allait se railler des nouveaux dogmes et de leurs prophètes.

Il n'était pas le prototype d'une lignée de personnages. Ce titre reviendrait au Fray Gerundio, de Modesto Lafuente, celui de 1839-42, lui-même héritier du héros créé par Isla. Fray Gerundio, quoique représentant des tendances différentes de celles que devait exprimer le P. Cobos servit probablement de modèle à ce dernier. Le P. Cobos, d'autre part, devait voir naître, en référence avec lui, le Padre Cobos extremeño (1855), Fray Supino

Claridades (Ier mai 1855) (5), et en opposition directe, Fray Tinieblas (Ier mai 1855) (6).

Fray Tinieblas fut créé expressément pour détruire par l'ironie son confrère qui narguait le gouvernement derrière l'incognito de ses rédacteurs.

A qui s'interrogeait, le Padre Cobos répondait que les auteurs de ses articles n'étaient autres que les personnalités ministérielles, dont les propos, objet de ses moqueries, émaillaient ses pages. L'éditeur responsable, dont le nom figurait sur la publication, n'était que la victime toute désignée pour les tribunaux de censure, mais pas une ligne n'était due à sa plume.

Le mystère de l'identité des rédacteurs est aujourd'hui levé (7), et l'on s'étonne qu'il l'ait été si tard puisqu'une lecture attentive de son rival Fray Tinieblas donnait, à qui voulait bien en prendre le temps, des éléments de réponse (8).

Dans le numéro un (9) figurait, en effet, le portrait caricatural des cinq rédacteurs du Padre Cobos et un article, "No más incógnito", qui les situait dans la ligne politique du comte de San Luis, Sartorius, et donnait quelques indications sur leur personne :

No sucederá con nuestros nombres lo que con el del padre Cobos, que deben ser, según nuestra cuenta, por lo menos, cinco Padres, y uno de ellos, Padre de la patria ; puesto que todo el mundo para saberlos de memoria, los buscan y los encuentran en las nóminas del Ministerio de la Gobernación, fechadas antes de la revolución de julio ; en un tomo de poesías, floridas coma LA PRIMAVERA y EL ESTIO ; a más en la lista de los señores que formaban la Junta de censura del Teatro español (vulgo Teatro del Príncipe) ; en la nómina de los oficiales del Convenio de Vergara ; en el Regimiento de los Constituyentes, última compañía de los Polacos, porque de ella es el último soldado ; y en el personal de la Redacción del periódico La España, hace dos o tres años.

Des rédacteurs présumés, le seul vraiment reconnaissable était José Selgas y Carrasco, qui avait publié peu de temps auparavant deux volumes de poésie,

La Primavera (10) et El Estio (11). Le caricaturiste l'avait de plus représenté avec son profil caractéristique au nez busqué, et portant au bras un panier empli de fleurs. C'est lui que les auteurs du dictionnaire de pseudonymes identifieront au Padre Cobos (12). Il faut dire que le style des indirectas du P. Cobos est bien le sien. On retrouve dans certains de ses écrits cette manière brusque, imprévue et concise de s'exprimer.

Ainsi dans ses Hojas sueltas (13) :

¿ Qué es una guerra ?

Pensándolo bien no es más que la sangría que se hacen las naciones cuando han tenido la dignidad de perder el juicio.

Bajo este punto de vista se ve claramente que una espada no es más que una lanceta, y un general casi un sangrador.

Par ailleurs, le journal Pero-Grullo, créé par le gouvernement pour faire pièce au Padre Cobos, assimilait déjà à ce dernier Selgas y Carrasco (14), dont il ridiculisait au passage les poèmes, imprimés aux frais de l'ancien ministre Sartorius.

Les autres indications données par l'article "No más incógnito" ne sont pas aussi claires ; mais si le membre du comité de censure des théâtres peut être aussi bien Navarro Villoslada qu'Eduardo González Pedroso, tous deux reconnus plus tard comme ayant collaboré au journal, le "père de la patrie" n'est autre que Cándido Nocedal, député aux Cortès en 1843, et sous-secrétaire du ministère de Gobernación sous le gouvernement de Bravo Murillo.

Moins identifiables, les autres rédacteurs, on le sait aujourd'hui, furent Ceferino Suárez Bravo, poète et dramaturge, et Esteban Garrido, qui tous deux avaient auparavant usé de leur talent dans La España, quotidien appartenant à Egaña. Il y eut aussi Emilio Arrieta, directeur du conservatoire de musique et d'art dramatique, et Adelardo López de Ayala.

Deux d'entre eux comptent assurément parmi les personnages campés sur la gravure qui orne le numéro un de Fray Tinieblas précédemment cité. Le public de l'époque entre les mains duquel on avait répandu à profusion un tiré

à part de ce numéro, devait dégager les ressemblances plus facilement qu'on ne pourrait le faire de nos jours. Ainsi, il n'est pas sûr que le secret sur l'identité des rédacteurs ait été aussi bien gardé qu'on l'a dit, en tout cas à partir du 1er mai 1855.

Les renseignements fournis par Fray Tinieblas et Pero-Grullo tendraient à le prouver, et le gouvernement n'aurait pas dû être dans l'ignorance puisque c'était lui-même qui avait créé ces feuilles satiriques pour battre en brèche l'influence de son adversaire. Peut-être, privé de certitude, essayait-il seulement de lancer des hypothèses comme dans Fray Tinieblas pour découvrir tous les coupables. Peut-être, les connaissant, n'était-il pas de son intérêt de révéler leurs noms et de sévir dès le début. Il faut reconnaître que beaucoup se posaient encore des questions à leur sujet, comme il apparaît d'après cette correspondance de Jérez de la Frontera parue dans Fray Tinieblas (15) :

Dice el Diario de Jérez ... que los verdaderos escritores de El Padre Cobos son los Sres :  
Cañete(residente en Sevilla)  
Ventura de la Vega (destituído por el gobierno)  
Ochoa (espatriado)  
Gutiérrez de la Vega (Director de El León español)  
Goizueta (comandante de Reemplazo)

Con motivo de esta noticia llama el Parlamento a sus colegas a las armas, diciendo que le ayuden a conjurar la tormenta que puede prepararse contra estos señores:  
... Por lo demás, no hay que andarse por las ramas ;  
los redactores de El Padre Cobos, según la opinión de El Parlamento, La España, El Diario español, La Fé y el León Español (periódico) opinión que no conviene con la nuestra, y entiéndonos quien nos entienda, están de manifiesto en la caricatura que estampamos en el primer número de nuestro periódico, dado a luz el 1º de mayo corriente, por cabeza de un artículo titulado no más incógnito.

Si l'incognito des rédacteurs a été levé, on ne trouve pas de commentaire portant sur le nom du journal. Pourquoi lui donna-t-on celui de El Padre Cobos ? Dans son Historia del periodismo español (16), Gómez Aparicio semble faire erreur en disant :

Quizá la sección más popular de El Padre Cobos fue la de las memorables Indirectas, que dio origen al dicho sobre "las indirectas del Padre Cobos", cuya procedencia hoy desconocen muchos. Las "Indirectas", breves e incisivas duraron todo lo que vivió el periódico.

L'expression "las indirectas del P. Cobos" existait bien avant la publication du journal. On la trouve précédemment dans la brochure Folletos políticos y literarios del tío Camorra y el Jesuita (17) :

En cuanto al Tío Camorra, sucumbió a una indirecta del Padre Cobos. La autoridad pasó un oficio al editor para que suspendiese inmediatamente la publicación... la publicación se suspendió.

Plus tôt encore, elle figure dans la revue El Genio del cristianismo (18). Il s'agit d'un compte rendu de la séance de l'Académie des sciences ecclésiastiques de San Isidro du 6 mars 1839 :

El señor presidente estuvo como siempre, es decir, largo, y tanto que si el señor Alumbreiro con una indirecta del Padre Cobos no le detiene y para en su discurso, qué sé yo a qué hora hubiera terminado la sesión.

"Indirecta del P. Cobos", cette expression répertoriée comme "manière directe et brusque d'exprimer sa pensée" (19) ou "finesse cousue de fil blanc" (20), se présente dans le Diccionario de Autoridades de 1729 sous la forme de Indirecta de Cobos : "expresión con que notamos al que claramente pide o dice las cosas juzgando que las disimula".

Y aurait-il un rapport entre cette expression et Francisco de los Cobos, le secrétaire de Charles-Quint ?

Dans sa présentation et ses procédés, le Padre Cobos est proche de nombreux journaux satiriques de l'époque, tout en en différant par d'autres aspects.

Il en est proche par l'utilisation d'un personnage représentatif ; il en diffère parce que celui-ci n'a pas de compagnon pour dialoguer avec lui.

Ailleurs, généralement, l'analyse des événements est confiée à deux personnages : fray Gerundio et Tirabeque, ou plus exactement fray Pelegrín Tirabeque, "un lego tuno", "marrullero", en fait plus fruste et plus extrémiste dans ses jugements que son maître ; le "tío Camorra" et D. Juan de la Píndrica, tous deux citoyens de Torrelodones ; Fray Tinieblas et le vétéran des guerres franco-espagnoles et carlistes, Traga-bombas ; Fray Supino et le frère convers Zaurique Tijera "cristiano viejo a machamartillo".

Le P. Cobos, lui, est seul pour répandre sa malice sur la vaste scène politique. Il n'a pas un Sancho qui lui présente une autre facette de la réalité ou qui provoque par ses questions naïves la réponse pertinente et spirituelle. Aucun de ces personnages épisodiques que l'on voit évoluer autour de Fray Gerundio, "el hermano mata-moscas", "el padre Platiquillas", ou de Fray Tinieblas, comme Fray Trompeta, n'apporte non plus l'agrément de sa présence. Tout l'éclairage est pour les marionnettes ministérielles et parlementaires en perpétuelle représentation, et la personnalité même du fraile tabacoso finit par s'estomper au cours de la publication. Le P. Cobos, comme Fray Tinieblas et Pero-Grullo qui adoptent une disposition similaire, ne distingue ses numéros par aucun des noms caractéristiques dont usent ses confrères : "zurriagos" de El Zurriago, "cencerradas" de El Guirigay, "capilladas" du Fray Gerundio de 1843, où Tirabeque, nouveau Sancho, doit se donner la discipline pour désenchanter le régent Espartero que ses amis les "ayacuchos" détournent du droit chemin, "palizas" du Tio Camorra, "capillazos" de Fray Supino Claridades.

S'il prétend, à l'instar de Fray Gerundio, ne pas avoir de couleur politique, il n'a pas recours comme lui au latin macaronique :

Sed si colorem suum politicum velles  
examinare, solemnem chascum llevabis. (21)

ni aux pastiches d'anathème :

Si quis dixerit Fratrem Gerundium esse periodicum  
chavacani loquentem, anathema sit.

pastiches que l'on retrouvera dans Fray Supino Claridades, ni aux pastiches de poèmes, même si à l'occasion il utilise les vers, ni au pédantisme de discours gongorisants, exercice de langage auquel se plaît toujours Fray Gerundio :

Hasta cuándo, o estópidos incoles del occidental y  
peninsular ibérico suelo, ha de pulular dentro la médula  
de vuestros cerebros el estulto y truculento afán de escin-  
diros en diversímodas pugnas... (22)

Son domaine, c'est celui du calembour, du "chiste", du trait incisif, des rapprochements cocasses, des raisonnements absurdes.

Chaque numéro comporte d'abord un ou deux articles où déjà se manifeste l'esprit caustique, plus sensible encore dans la rubrique des Indirectas généralement située en dernière page et où se concentre l'allusion politique, comme dans les annonces publicitaires signalant les objets à vendre, et les objets perdus, et dans les nouvelles de dernière heure (23), "último momento". Un article intermédiaire, Fisonomía de las sesiones de las Cortes, où l'ironie est diluée, a surtout pour avantage de faire saisir à un ou deux numéros de distance le sel des Indirectas.

Ce sont comme des gammes sur certains mots : "libertad, soberanía nacional, voluntad nacional, la situación, la moralidad", et des variations sur certaines manies des personnalités gouvernementales.

Une indirecta peut être une simple devinette,

¿ En qué se parece la situación a un maragato visto desde una torre ? En que no se le ven los pies ni la cabeza. (24)

une anecdote, un jeu de mots sur un fait d'actualité, par exemple mettant en relief l'impossibilité où est l'Etat de tenir ses promesses à l'égard de ses créanciers,

Las oficinas de la Deuda están aseguradas de incendios ; porque lo último que se quema es el papel mojado (25)

un assemblage d'éléments contradictoires :

La libertad de imprenta me hace feliz. Distingo desde aquí algunos editores de periódicos libremente ocupados en estar presos.

Esta distinción me deja en libertad de elegir asunto. Voy a echarme en brazos de la naturaleza, por no caer en los brazos del Saladero. (26)

Il s'agit de la prison El Saladero à Madrid, où l'on envoie ceux qui ont cru à la liberté de la presse hautement proclamée par la révolution de juillet.

Ces indirectas sont parfois si liées à l'actualité qu'elles sont rarement compréhensibles sans une connaissance détaillée des événements journaliers souvent donnée par l'article Fisonomía de las sesiones, lui-même non exempt



d'esprit. Elles font un sort aux défauts et aux paroles des parlementaires, relevant par exemple l'opportunisme d'Escosura qui avait souvent changé de parti au gré des intérêts :

El sr. Escosura nos expulsa del género humano con el siguiente puntapié :

"Siendo el progreso la ley natural, si yo no fuera progresista no me creería hombre."

Había un filósofo que se acordaba de cuando había sido pavo. Voy a repasar las obras de Buffon a ver si encuentro qué es lo que ha sido el señor Escosura antes de ser progresista.

Le sens des avis ou des annonces est souvent plus perceptible :

Aviso a los fumadores :

El gobierno anda recogiendo puntas por los cafés para mejorar la condición del tabaco, por si acaso se pierde la isla de Cuba (27) :

Anuncio.

Obras dramáticas del Exmo. D. Antonio Gil de Zárate, (curadas de galicismos por un doctor hidropático). nota. de extirpar las durezas de los versos se ha encargado un célebre callista de la Corte (28).

D'autres annonces qui appellent aujourd'hui un léger commentaire étaient immédiatement comprises par le lecteur :

Diccionarios ni geográficos, ni históricos,  
ni estadísticos, no compuestos

por

ABECEDE

pero

sí cobrado por el que no es su autor.

Estos diccionarios aspiran a llenar con dinero moderado y polaco los bolsillos de un progresista, el cual se compromete a ser amigo particular de todos los gobernantes y enemigo particular de todos los gobernados (29).

Il s'agit du dictionnaire du nouveau ministre des Finances, Pascual Madoz. Progressiste depuis la révolution de juillet, Madoz, protégé auparavant par

le gouvernement polaco, c'est-à-dire celui du comte de San Luis chassé par cette même révolution, avait pu faire imprimer son ouvrage grâce à lui, c'est-à-dire "avec l'argent des modérés". Lors du bienio progresista, il obtint que son dictionnaire fût donné en paiement des arriérés de pension que l'Etat devait aux veuves, aux orphelins, aux exclaustrados. Les uns et les autres ne purent vendre ces volumes que pour le vingtième de leur valeur (30). Madoz, "el señor Abecedé", "el ministro de la triste figura" est à partir du moment où il devient ministre, une des cibles préférées de la satire du P. Cobos.

L'humour du journal est aussi dans les sobriquets dont il affuble ceux qu'il prend comme têtes de turc.

Il y a Espartero, qui selon les cas est "San Baldomero conde-duque", ou "el ángel exterminador de la tiranía", qualificatif qu'il se donna un jour à lui-même, ou Sancho, probablement parce que "al buen callar llaman Sancho" ; or, depuis qu'il est au pouvoir, Espartero joue un rôle de plus en plus inconsistant, se laissant réduire au silence. C'est aussi "el ídolo de la situación", "el honrado sin segundo", ou "el justo" parce qu'ainsi l'a appelé un député, ou "la buhardilla de la situación", parce qu'un jour un autre membre des Cortès, le général Zabala, l'a comparé à un géant, dominant des nains. Sous le nom de "Morenus" on l'oppose à "Bermejus", O'Donnell. En fait, Espartero est un naïf : "siempre que digo una candidez, me acuerdo del general Espartero" (31).

O'Donnell habituellement présenté sous le nom de "Fieramosca" devient "el que ha perdido la fe", car il a effectivement laissé entendre qu'il avait perdu la foi en la révolution. C'est bien lui qui tirera les marrons du feu :

Poco a poco  
Hila Fieramosca el copo...

ôtant au vainqueur de Luchana les dernières miettes du pouvoir :

Tantas veces va a la fuente  
Que parará en Logroño el Presidente. (32)

Les "chasca-nautas" sont les partisans d'Espartero qui, lors du naufrage de son parti à la fin du bienio progresista gardent les yeux fixés sur son shako (el chascás) qui a guidé l'Espagne. C'est la grande parade qui annonce la chute du pouvoir :

Tirando de su equipaje,  
Como acémila de noria,  
España sigue su viaje  
por la senda de la gloria.  
    ¿Va quizás  
por el antiguo sendero?  
-No ; que la guía el chascás  
del general Espartero.

Francia la desfronteriza ;  
Méjico artera la engaña ;  
Pierce le da una paliza : (33)  
¿Dónde se ha metido España ?  
    Vuelvo atrás,  
Y pregunto a un caballero :  
-¿Ha visto Ud el chascás  
del general Espartero ? (34)

L'inertie du général qui n'était pas pour déplaire aux rédacteur du P.Cobos désireux de voir s'instaurer une politique plus modérée, avait été blâmée par ses amis de la première heure, déçus de voir "los santones del progreso", c'est-à-dire les faux progressistes maintenant en place, arrêter le cours de la révolution pour revenir au conservatisme de la ominosa endécada, les onze ans qui vont de 1843 à 1854.

Dans Fray Tinieblas, progressiste, el Quevedo-presidente (Espartero) dont les vertus guerrières ne faisaient pas un homme d'Etat, ne semblait jouer que de l'épée de Bernardo (que ni pincha ni corta) (35) et céder le terrain devant les menées de D. Vicálvaro Manzanás, appelé aussi Don Leopardo, "el que quiere cargar con el santo y la limosna", alias Leopoldo O'Donnell, plus conservateur, tandis que les "mamones de la cosa pública", les profiteurs, les "turroneiros" de tous bords ne cherchaient qu'à s'enrichir en obtenant des emplois publics, ce "turrón" tant désiré. Le favoritisme, le népotisme dénoncés ici, l'étaient aussi par son adversaire le Padre Cobos taxé de polaco-jesuítico : Madoz devait sa carrière à son frère, quant à Joaquín Aguirre, à deux reprises ministre de Grâce et de Justice, il avait placé aux meilleurs postes tous ses parents :

Anuncios : Elocuencia.

Arte de perorar con los brazos para uso de los sordos, con arreglo a las lecciones prácticas del señor Aguirre commandante de nacionales.

Premio : una suma igual a la que representan los sueldos dados a sus parientes por el sr Aguirre, ministro de Gracia y Justicia. (36)

Les hommes politiques sont campés avec leurs défauts, leurs manies. Il y a deux ministres qui portent le nom de Santa-Cruz en 1854 : l'un surtout, Francisco, ministre de Gobernación, défraye la chronique, par ses lapsus et son langage émaillé d'incorrections. Pour le distinguer du ministre de la marine (media-lengua), parent d'Espartero, le Padre Cobos l'appelle Santa-cruzá : il lui est arrivé de dire "cuala" au lieu de "cual", de mettre des accents là où il n'en fallait pas, prononçant "prógrama" au lieu de "programa". On devine plus loin que c'est lui "la mona esdrújula". Lorsque "Santacruzá" n'a plus le droit d'occuper le banco azul (37), son surnom passe au ministre de la marine.

Juan Bruil, banquier libéral, se voit confier le portefeuille des Finances en juin 1855, c'est Juanito, ou "Bruilus" par réminiscence de Brutus, pour permettre l'apostrophe "Tu quoque, Bruilus" (38).

Les réflexions du Padre Cobos à l'égard de ces hommes sans véritable stature politique sont simplement divertissantes, sans grande portée, à la différence des attaques virulentes dont est l'objet en 1856, Escosura, "el Patriocio", devenu ministre de Gobernación. Il s'est juré d'obtenir la disparition du journal. On lui reproche d'être devenu un progressiste des plus ardents, après avoir fait fortune avec les modérés auxquels il doit la publication de son Dictionnaire de législation tout récemment (39). Il appartient en effet à la tendance "puritaine" du parti modéré jusqu'en 1847, date à laquelle il passe au parti progressiste dont il devint un des chefs en 1851(40). Aux Cortès, au début de 1855, il se fit remarquer par la violence de ses discours dans lesquels il stigmatise l'attitude de l'évêque d'Osma qui devait être exilé aux Canaries.

Il n'est pas impossible qu'on assiste aussi dans son cas à un règlement de compte entre hommes de lettres :

Como literato, el sr. Escosura es una medianía.  
Ante todo la justicia.

Como literato, es autor del Patriarca del Valle, novela de quien se acuerdan con gratitud todos los que padecen de insomnio.

Del Amante universal, que involuntariamente nos recuerda las aficiones políticas del autor.

Y por último, del Diccionario de Legislación, que recordarán por mucho tiempo los presupuestos municipales, y del que no quisiera acordarse D.Patricio de la Escosura.

En literatura, ha probado todos los géneros, como en política ha probado todos los partidos... (41)

Plusieurs fois, en 1856, Escosura déposera des plaintes contre le journal et enverra des hommes de main s'introduire dans ses locaux (42). L'éditeur responsable sera finalement condamné à six ans de prison (43).

Au Congrès, il y a les parlementaires aux interminables discours, comme Juan Bautista Alonso avec son "etéreo y eterno galimatías filosófico" (44), ceux qui dorment, et ceux dont les tendances républicaines leur font appeler la reine "esta distinguida señora" (45).

Dans cette assemblée, au centre des discussions de laquelle se trouve la question religieuse, on remarque "el divino Batllés". C'est toujours lui qui propose des mesures propres à irriter le clergé, liberté de culte, suppressions de fêtes religieuses ..., lui, le "mystique" Batllés, "la luna de Valencia" (il est député de Valence), "el graduador de Sancho" (il a conféré en 1840 le grade de docteur de l'université de cette ville à Espartero).

Si le Padre Cobos attaque le gouvernement dans différents domaines, le favoritisme dans la nomination aux emplois publics, le cumul de postes, l'organisation de la milice nationale, et, en 1856, l'envoi de soldats en Crimée, c'est surtout en 1855, la question religieuse, le conflit avec Rome, qui retiennent son attention, et bon nombre de ses réflexions humoristiques soulignent les défauts de la politique des progressistes à l'égard des personnes

et des biens ecclésiastiques. Il ridiculise le retour au régalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il assimile à une attitude rétrograde et il parvient ainsi à l'équation : "progresistas : arte de avanzar retrocediendo : cangrejos" (46).

Ses attaques ne laissèrent pas le gouvernement indifférent. Plusieurs articles firent assigner le journal en justice. Tous, à la différence du premier, "Congreso infantil" (47), dû à la plume de Fernán-Caballero, ne furent pas l'occasion de non-lieu, et certains (48) valurent aux éditeurs responsables des condamnations à des peines de prison. Mais le jurado de acusación et le jurado de calificación chargés de juger les délits de presse, se montrèrent de plus en plus enclins à l'indulgence. La chute du gouvernement approchait.

On a dit que le Padre Cobos y avait contribué. Il ne faudrait pas lui attribuer un rôle plus grand que celui qu'il a joué. Il semble, en effet, qu'on ne puisse ébranler que ce qui, par soi-même, manque déjà de fermeté. Tel était le cas de l'alliance contractée entre Espartero et O'Donnell et du désir des progressistes au pouvoir de vouloir le bien du pays et des classes les moins privilégiées avant toute satisfaction de leur intérêt personnel. On sait que l'ambition en guidait un grand nombre, qu'ils s'aliénèrent l'opinion catholique par des mesures discutables génératrices de conflits, sans trouver de solution efficace aux problèmes financiers, économiques et sociaux.

Le Padre Cobos ne fut ni le seul opposant, ni le plus violent, mais le plus irritant par son jeu de cache-cache, sa tactique de maquis et de guérilla. Son humour marqua cette période du bienio progresista mettant en question la légitimité et l'opportunité de la liberté de la presse.

Brigitte JOURNEAU

NOTES

- (1) Los ministros en España desde 1800 a 1869, Madrid, 1869, R. Labajos, Tome III, p. 340.
- (2) Du 24 septembre 1854 au 5 juillet 1856.
- (3) N° 2, 1er octobre 1854.
- (4) Fragmentos de mis memorias (Recuerdos de los años 1838-78), Madrid, 1903 (B.N. Madrid : Y/133446) p. 305.
- (5) En fait, il y avait eu une publication en livraisons à partir du 1er janvier 1855.
- (6) Fray Tinieblas, periódico político, progresista, enciclopédico, serio-jocoso, crítico-burlesco, escrito en fuerte y en flojo, defensor de la revolución de julio (mai à septembre 1855).
- (7) J. Pérez de Guzmán, "De guante blanco. Historia del periódico El Padre Cobos", La España moderna, janvier 1901, p. 93-119. (B.N. Madrid : D.1567).  
Cet article est à l'origine des renseignements que l'on trouve dans l'encyclopédie Espasa-Calpe, et dans Gómez Aparicio : Historia del periodismo.  
La photo des rédacteurs se trouve dans La Ilustración española y americana, 22 avril 1906, a o L. n° XV (article de J. Pérez de Guzmán).
- (8) C'est à cette conclusion que parvenait le premier M. Espadas Burgos : "El misterio de El Padre Cobos", Revista de literatura, Instituto Miguel de Cervantes, Madrid, Tome VII, 1955, p. 208.
- (9) 1er mai 1855.
- (10) Colección de poesía de La Primavera, Madrid 1850.
- (11) Colección de poesías. El Estío, Madrid, impr. que fue de operarios a cargo de D.F.R. del Castillo, 1853.
- (12) Rogers y Lapuente : Diccionario de seudónimos literarios españoles.

- (13) Hojas sueltas. Viajes ligeros alrededor de varios asuntos, por José Selgas y Carrasco, Madrid, Centro general de administración 1861, in 12°.
- (14) 13 mai 1855. Le journal parut du 13 mai 1855 au mois d'avril 1856.
- (15) N° 7, Ier juin 1855.
- (16) Editora nacional, Madrid, 1967, in 8°, 638 p.
- (17) Madrid, M.Díaz y Cía, 1850, p. 6.  
El tío Camorra est un journal satirique qui parut de septembre 1847 au 31 mai 1848 ; il était rédigé par Villergas.
- (18) Tome I, p. 136, avril 1839.
- (19) Fernández-Cuesta : Dictionnaire.
- (20) Taboada : Dictionnaire.
- (21) Capillada 1 a. Fray Gerundio, periódico de León, año de 1837.
- (22) Capillada 3 . 1837, impr. de D. Cándido Paramio y Pascual, (B.N. Madrid : R.16696)
- (23) La section Anuncios était déjà dans un journal comme El Murciélagu (avril-juin 1854) celle où se cachait la satire. cf. Los ministros en España, Tome III, p. 340.
- (24) N° 43, 15 mai 1855.
- (25) Ibid.
- (26) Año II, n° IX, 15 octobre 1855.
- (27) N° 11, 3 décembre 1854.
- (28) N° 4, 15 Octobre 1854.



- (29) N° 40, 30 avril 1855.
- (30) Los ministros en España, Tome III, Livre IV, "Vida y milagros de los ministros constitucionales de España".
- (31) El Padre Cobos, Año I, n° XLVIII, 10 juin 1855.
- (32) El Padre Cobos, Año II, n° V, 25 septembre 1855.
- (33) Pierce, fut élu président des Etats-Unis en 1852.
- (34) Año II, n° XLV, 15 avril 1856.
- (35) Allusion probable à la zarzuela de García Gutiérrez, musique de Barbieri : La espada de Bernardo (1853).
- (36) El Padre Cobos, Año I, n° XLVI, 30 mai 1855.
- (37) Banc des ministres à l'assemblée.  
F. de Santacruz n'est plus ministre en juin 1855.
- (38) El Padre Cobos, n° XLVIII, 10 Juin 1855.
- (39) Diccionario universal del Derecho español constituido, Madrid, 1852.  
Imprenta del Diccionario Universal del Derecho español constituido,  
a cargo de J. Mata González, 1852, 4 vols, 30 cm.
- (40) Iniesta, Antonio : D. Patricio de la Escosura, Madrid, Fundación universitaria española, 1958, p. 21.
- (41) El Padre Cobos, Año II, n° XXXII, 10 février 1856.
- (42) Ibid. Año II, n° XLVIII, 30 avril 1856.
- (43) Año II, n° LVII, 15 juin 1856.
- (44) Año II, n° 1.

(45) Cette expression est du député Ruiz Pons (Año I, n° XLIII, 15 mai 1855).

(46) Año I, 15 mai 1855.

(47) Año I, n° XXXIII, 25 mars 1855.

(48) Año II, n° XXVI - XXXI - XLIX.



Les auteurs de El Padre Cobos, d'après Fray Tinieblas.